Document generated on 06/02/2025 3:15 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essais québécois

Number 57, September–October–November 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19640ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1994). Review of [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (57), 74–77.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LES 100 ROMANS QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT LIRE
Jacques Martineau
Nuit blanche éditeur, 1994, 153 p. ; 12,95 $

La présentation d'« une photographie de groupe des œuvres les plus significatives de la production romanesque québécoise » ne manque certes pas d'intérêt pour un lecteur qui se trouve confronté depuis longtemps à un corpus « volumineux et en continuelle expansion ». C'est aussi un « défi » que de réduire à 100 le nombre des « romans québécois qu'il faut lire » et l'auteur dit « [assumer] entièrement ses choix », qui ont été aussi ceux de « la très grande majorité [...] du public lecteur [et] de la critique ».

Bien sûr, cette inévitable question du choix pose parfois problème. Par exemple, si la réception critique est un facteur de sélection, que vient faire dans un tel contexte ***La montagne secrète*** de Gabrielle Roy, dont on a souligné la faiblesse artistique et qui a reçu un accueil plus ou moins froid ? Pourquoi encore n'avoir pas préféré, parmi d'autres, ***Les habits rouges*** de Robert de Roquebrune, qui a été reçu au Canada et en France avec un enthousiasme particulier, au lieu d'inscrire ***Famille-sans-nom***, de Jules Verne, qui n'est pas, que je sache au surplus, un roman québécois au sens habituel du terme ?

Le livre de Jacques Martineau, publié dans la série « Les petits guides » des « Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », a par ailleurs le mérite d'inclure des romans que semble menacer un oubli hâtif malgré leur évidente qualité : ***Le souffle de l'Harmattan*** de Sylvain Trudel, ***Vamp*** de Christian Mistral et d'autres. ***La rage*** de Louis Hamelin, tout autant que ***Les rescapés*** d'André Major (tous deux prix du Gouverneur général) ou ***Les fous de Bassan*** d'Anne Hébert (prix Femina), auraient eu droit de figurer ici, mais sans doute le (surprenant) parcours thématique choisi par l'auteur lui a-t-il imposé certaines contraintes. La louable entreprise de Jacques Martineau nous vaut un petit livre somme toute utile, malgré les incontournables questions de choix qu'il soulève.

Jean-Guy Hudon

LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ
Sous la dir. de Jacques Pelletier
VLB, 1994, 446 p. ; 21,95 $

Les textes, articles et extraits d'ouvrages que regroupe ***Littérature et société*** sont « représentatifs de ces deux grands domaines de recherche et d'analyse » que sont la sociologie dite des faits littéraires et la sociocritique. Ces deux approches, dont l'une s'intéresse à l'institution, à ses appareils, aux écrivains, aux œuvres et à leurs publics, l'autre aux textes, dans leurs composantes sociales et historiques bien évidemment, ne sont pas imperméables, elles communiquent entre elles aussi bien qu'avec d'autres domaines du savoir. La lecture montrera leur inventivité, laquelle n'exclut pas la rigueur.

D'aucuns, rares peut-être, connaissent déjà la plupart des textes regroupés ici : l'anthologie peut être l'occasion pour eux d'y revenir à loisir, de comparer l'évolution des deux approches explorées et de suivre le parcours proposé par Jacques Pelletier et ses collaborateurs : Jean-François Chassay et Lucie Robert ; ils pourront apprécier la justesse ou non des intuitions et des hypothèses formulées par les *pères fondateurs :* Lukács, Goldmann, Sartre. Les autres, plus nombreux assurément, à qui s'adresse véritablement ce travail, y verront une heureuse façon d'aborder certains textes canoniques et d'autres en passe de le devenir.

Insistons enfin sur la qualité et l'intérêt des textes d'introduction aux quatre parties de l'ouvrage : ils font le point sur chacune des approches, aucune ne désignant, ainsi que le signale Jacques Pelletier, ni une méthode, ni une démarche, ni un modèle opératoire précis mais bien un questionnement.

Patrick Guay

LE SEXE SPECTACLE CONSOMMATION, MAIN-D'ŒUVRE ET PORNOGRAPHIE
Richard Poulin
Vents d'Ouest/Vermillon, 1994, 144 p. ; 16 $

La pornographie, comme tout ce qui touche à l'appropriation réelle ou symbolique du corps des femmes, ne fait pas partie des débats sociaux actuels. Les temps sont durs ; il vaut mieux créer des emplois que de réfléchir collectivement aux fondements profondément inégalitaires de ce commerce de la chair humaine.

Richard Poulin, professeur de sociologie à l'Université d'Ottawa, a relevé le défi d'en parler. ***Le sexe spectacle***, son troisième ouvrage sur le sujet, dresse un portrait des deux groupes sociaux indispensables à la production pornographique : les consommateurs masculins (entre 80 % et 95 % de la clientèle) et la main-d'œuvre féminine. Par l'analyse de ces groupes, l'auteur dévoile les dessous de la pornographie : fille du Capital et des rapports marchands, elle s'insinue dans les relations — sociales et sexuelles — entre les genres ; fille du patriarcat, elle est l'expression la plus radicale de la domination sexuelle des hommes, de l'oppression et de l'humiliation des femmes et des enfants.

Ce n'est donc pas exagéré d'affirmer que la pornographie est une reproduction *spécialisée* des rapports inégalitaires qui façonnent notre société. Mais plusieurs diront qu'il n'y a là que de l'érotisme. Richard Poulin l'avait prévu : « Ce qui distingue le concept d'érotisme de celui de pornographie, ce n'est ni le nu, ni l'explicite, mais l'égalité des partenaires. [...] Contrairement à l'érotisme, la pornographie n'est pas une manifestation de li-

berté sexuelle mais une exploitation cynique de la sexualité présumée des femmes et des enfants. »

Cette exploitation est cynique car elle est un masque qui cache la réalité : comme l'explique l'auteur, « les corps en représentation singent l'attente et le geste d'amour », ils deviennent un simulacre du désir sexuel. La pornographie masque également les relations humaines en les remplaçant par un fantasme : « L'être humain est remplacé par quelque chose l'imitant ; il est chosifié. »

Pour mettre fin à « ce rapport de force », à cet « abus de pouvoir », ce sont tous les rapports sociaux qu'il faut redéfinir. « Le problème de la disparition de la pornographie est lié au problème des relations entre les sexes et à celui d'une société fondée sur les rapports marchands. » Un débat s'impose.

Marie-Claude Huot

LE FEUILLETON DE MONTRÉAL TOME I, 1642-1792
Jean-Claude Germain
Stanké, 1994, 460 p. ; 29,95 $

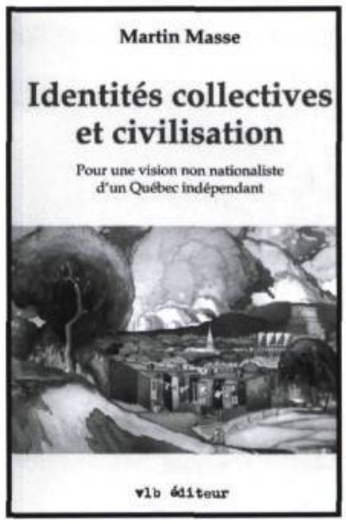
Jean-Claude Germain a raconté aux auditeurs de ***CBF-Bonjour*** l'histoire de Montréal depuis sa fondation, en une série de chroniques quotidiennes diffusées durant l'année 1992, année marquant le 350e anniversaire de la ville. Ce tome I du ***Feuilleton de Montréal*** commence à la fondation de Ville-Marie, en 1642, et s'achève en 1792, au moment où est instituée, par l'Acte constitutionnel qui divisait la Province de Québec en Haut et Bas-Canada, une première Assemblée parlementaire. Jean-Claude Germain est ici metteur en scène plus qu'historien, comme il s'en explique : « Je ne revendique [de ce ***Feuilleton***] que le coup d'œil, la griffe, le choix de la distribution, la sélection des événements, le montage des actions, le collage des opinions et la dramatisation. »

La lecture de ces chroniques permettra à ceux qui ne furent pas ses auditeurs d'imaginer les immenses éclats de rire avec lesquels Jean-Claude Germain devait ponctuer ses récits. L'histoire, pour lui, est un terreau fertile en anecdotes savoureuses et en faits divers qui étonnent. Ces chroniques ne prétendent pas dégager des structures ou déceler des continuités dans l'histoire comme le ferait un ouvrage universitaire, elles ont toutefois l'avantage de nous faire toucher la fibre qui donne au passé sa texture propre et que ne révèlent pas toujours les ouvrages qui prétendent expliquer ou décrire la trame plus globale du tissu historique. Ce qu'a voulu également l'auteur de ces chroniques, c'est éviter de descendre dans le temps, ce qui, selon Jean-Claude Germain, est habituellement la méthode utilisée pour expliquer les échecs. « Quand on le remonte, la perspective est autre, on est aussitôt saisi, happé, poussé, propulsé en avant par une force qui est la vie même et qu'on nomme l'espoir [...] Cet incurable espoir des vivants que rien ne justifie, que tout contredit et qui est pourtant le sens de l'histoire. »

Pierre Beaudoin

IDENTITÉS COLLECTIVES ET CIVILISATION POUR UNE VISION NON NATIONALISTE D'UN QUÉBEC INDÉPENDANT
Martin Masse
VLB, 1994, 195 p. ; 24,95 $

À l'heure du conflit bosniaque et de l'implosion de l'empire soviétique, le nationalisme a souvent mauvaise presse. Imaginez que certaines mauvaises langues se permettent même de remettre en question le sacro-saint nationalisme québécois, version SSJB, en l'accusant de mettre trop d'emphase sur le SS ! L'essai de Martin Masse se situe dans le sillage de cette contestation du nationalisme et des excès auxquels il peut conduire. En proposant une « vision non nationaliste d'un Québec indépendant », l'auteur relève le double défi de justifier, tant d'un point de vue théorique que pratique, la création d'un État québécois qui n'aurait pas pour origine l'idée de nation mais celle d'une collectivité fondée d'abord sur l'individu. Si la première partie de l'ouvrage, essentiellement théorique, se révèle parfois agaçante, avec ses façons de



réduire les comportements humains à des équations mathématiques quelque peu simplistes (saviez-vous que NIV = f [(MOTIVc + MOTIVi + AF) UTIL + INC + COE] ?), la deuxième présente le mérite de proposer une inscription de l'éthique et de l'esthétique au sein des aspirations individuelles et des identités collectives. C'est toutefois dans la troisième partie que l'auteur entre dans le vif du sujet ; il s'attaque d'abord à la logique pan-canadienne du multiculturalisme, qui conduit tout droit à la folklorisation des groupes minoritaires, qu'ils soient italophone, lusophone ou francophone. Ceci l'amène à remettre en question la vieille identité canadienne-française, qui se trouve de plus en plus folklorisée dans le contexte canadien, à laquelle il substitue sans ambage, et un peu trop rapidement à mon sens, l'identité québécoise, cette création de la Révolution tranquille, qui serait synonyme celle-là de modernité. Le danger d'un tel raisonnement, à mon avis, est de faire de l'identité québécoise une identité qui ne diffère pas essentiellement, du moins tant que l'indépendance ne sera pas réalisée, des autres identités provinciales, qu'elles soient ontarienne ou manitobaine. Dans cette perspective, être québécois, c'est être citoyen d'une province qui s'appelle le Québec : aussi bien n'être rien du tout. Quoi qu'il en soit, l'essai de Martin Masse vient contribuer, de façon très positive, au mouvement de redéfinition de notre identité collective.

Jean Morency

Nouveautés d'hier:

Richard Ballantine et Richard Grant : *Le livre du vélo*

Avis aux *Vélomanes* ! Hurtubise/HMH a publié, en 1992, ***Le livre du vélo***, qui saura sans doute vous faire patienter entre deux randonnées. L'ouvrage est truffé d'images de vélos *high-tec*, qu'enfourchent autant des mannequins habillés de vêtements à la dernière mode que de véritables cyclistes. On y traite sommairement de l'invention du vélo ; de la variété qu'on retrouve sur le marché, des modèles à venir, de cyclisme de compétition, de plaisance ou de tourisme. Les auteurs suggèrent également des exercices de réchauffement appropriés au cyclisme. De plus, ils allouent une bonne place à l'ajustement, à l'entretien, à la réparation et présentent ainsi l'aide-mémoire indispensable à ceux qui, sans être bricoleurs, désirent prodiguer les soins appropriés à leur *bécane*. ●

André Marceau

Sous la dir. de Michel Peterson et Zila Bernd : *Confluences littéraires, Brésil-Québec : Les bases d'une comparaison*

Les échanges entre les intellectuels québécois et latino-américains se faisant de plus en plus nombreux (à la mesure des subventions réservées à cette forme particulière de tourisme que constitue la coopération entre les universitaires des quatre coins du monde), il est désormais possible de jeter des ponts entre la littérature québécoise et celles de cette autre Amérique qui commence au delà du Rio Grande pour s'étendre jusqu'à la Terre de Feu. L'ouvrage publié sous la direction de Michel Peterson et Zila Bernd constitue à cet égard une précieuse mine de renseignements pour tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à la littérature comparée et à la culture des pays américains. Outre des poèmes traduits en français et en portugais, des documents faisant état des relations entre le Canada et le Brésil et un ►

dossier bibliographique, ***Confluences littéraires*** regroupe quatorze articles qui sont présentés sous trois rubriques : « Cadre théorique », « Approches critiques » et « Études comparatives ». Tous ces textes nous permettent d'appréhender la nature des rapports entre les deux littératures, à la lumière des thèmes du métissage, de l'identité nationale, de l'anthropophagie culturelle et littéraire, ou de la problématique de l'américanité (Balzac,1992). ●

Jean Morency

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE LES NOUVELLES VOIX DE LA RECHERCHE
Sous la dir. de Nicole Fortin et Jean Morency
Nuit blanche éditeur, 1994, 208 p. ; 22,95 $

Le sous-titre du livre publié par Nicole Fortin et Jean Morency, dans la série « Colloques » des « Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise » (CRELIQ), annonce en réalité plus qu'il ne contient : ce sont *des* — et non *les* — « nouvelles voix de la recherche », encore que toutes ne soient pas si nouvelles. Mais une fois cette déconvenue dépassée, les présents actes du quatrième colloque interuniversitaire des jeunes chercheurs, tenu à l'Université Laval en juin 1992 sous l'égide du CRELIQ, nous font découvrir seize communications fort dignes d'intérêt provenant de quatre universités québécoises, de deux ontariennes et d'une néo-brunswickoise.

« Plus de la moitié des articles se veulent [...] des analyses d'œuvres souvent conjuguées à des réflexions sur les outils théoriques proposés aux chercheurs », précisent avec raison les présentateurs. Des livres de Jacques Ferron, Réjean Ducharme, Suzanne Lamy, Victor-Lévy Beaulieu, Hubert Aquin, Nicole Brossard, Andrée Ferretti et Jean-Pierre Ronfard sont ainsi auscultés à partir de certains aspects de la théorie des Ross Chambers, Paul de Man, Mikhail Bakhtine, Gerald Prince... D'autres textes abordent des sujets plus généraux : des genres littéraires (le théâtre, le fantastique, le roman historique à forme biographique), des périodiques (le journal ***L'Évangéline***, la revue ***Les Idées***) ; ou encore ils explorent le phénomène des *pulps*, le problème du livre québécois en France, ainsi que la question de la lecture comparée des instances québécoises et africaines de légitimation littéraire.

Si les textes des conférenciers sont tous évidemment trop courts pour déborder sur une démonstration vraiment convaincante — ainsi le veut la formule habituelle des colloques —, ils ont en revanche pour la plupart le grand mérite de susciter une réflexion vivante qui appelle un prolongement personnel. Il est à souhaiter que le CRELIQ maintienne cette tribune dont il se sert avec intelligence.

Jean-Guy Hudon

À PROPOS D'UN BATEAU À VAPEUR
Jean Bélisle
Hurtubise/HMH, 1994, 93 p. ; 7,95 $

À la manière d'un récit d'un voyage entre Montréal et Québec au XIXe siècle, Jean Bélisle révèle au lecteur une foule de détails passionnants sur l'époque. Ce petit bouquin, consacré à un bateau à vapeur appelé le Lady Sherbrooke, est décidément sympathique.

Avec Antoine Boyer, fils du pilote, nous partons de la petite agglomération de Montréal, le 26 août 1820, à destination du port international de Québec. En cours de route, on apprend entre autres que Sorel s'appelait alors William-Henry, que les bateaux à vapeur ont en leur temps révolutionné le transport maritime sur le Saint-Laurent et que les passagers de « première » avaient coutume d'y faire bombance !

Les nombreuses illustrations dont est parsemé le livre sont à la fois agréables et instructives. Des renseignements d'ordre technique sur les travaux de recherche de l'auteur, une bibliographie, un glossaire et un index complètent les informations insérées au long de la trame narrative.

Le premier ouvrage de la collection « À propos » sur la vie nord-américaine portait sur le métro de Montréal. Les deux titres parus sont conçus pour de jeunes adolescents mais les adultes les liront avec plaisir. Souhaitons que la liste s'allonge et que les parutions à venir soient réalisées avec le même souci du détail que cet ***À propos d'un bateau à vapeur***.

Gérald Baril

LA FIN D'UN QUÉBEC TRADITIONNEL 1914-1939
Robert Lahaise
L'Hexagone, 1994, 238 p. ; 24,95 $

Historien efficace et reconnu, Robert Lahaise est également spécialiste de littérature. Dans le premier tome d'un ouvrage qui en comptera trois, il conjugue ces deux disciplines proposant, non pas une histoire de la littérature, mais plutôt une étude de la littérature dans l'histoire du Québec de la première moitié du XXe siècle. Le phénomène littéraire n'apparaît pas encore, dans la première tranche cependant, puisqu'elle est consacrée presque exclusivement à l'histoire politique du Québec de 1914 à 1939. C'est donc ici la toile de fond que dresse Robert Lahaise sur laquelle s'inscrira par la suite la littérature. Cette primauté donnée à l'histoire, l'auteur la fonde sur un postulat : « [...] la littérature suit l'histoire, particulièrement dans une jeune société comme celle du Québec, qui, avant le deuxième conflit mondial, n'a guère eu le loisir de s'adonner à la gratuité de 'l'art pour l'art'. »

Robert Lahaise trempe sa plume dans une encre acidulée et décapante : elle révèle, sous le mode ironique, la texture parfois raboteuse du passé qui

se cache sous le vernis des *beaux discours* des hommes d'hier et parfois d'aujourd'hui. « Que reste-t-il, ô mânes, que reste-t-il, sinon de *traduire sans trahir les silences* ou insistances de nos écrivains, qui apparaissent alors aussi révélateurs de leurs fantasmes que de ceux des marginalisés ! » De plus, le travail minutieux de l'historien est porté par une langue alerte qui conduit le lecteur jusqu'à la dernière page sans effort. Cette introduction historique, il sera passionnant de voir quel éclairage singulier elle pourra donner à la littérature québécoise. Les prochains tomes devront illustrer en quoi cette littérature est la manifestation d'une histoire sous-jacente. Si on se fie au premier, il ne fait pas de doute que la réponse de Robert Lahaise ne sera pas traditionnelle !

Pierre Beaudoin

LES HABITS NEUFS DE LA DROITE CULTURELLE
Jacques Pelletier
VLB, 1994, 126 p. ; 14,95 $

Voici un bien drôle d'ouvrage, qui a tous les défauts de ses qualités. Dès l'entrée en matière — une critique plutôt virulente de quelques-unes des têtes pensantes de l'intelligentsia québécoise —, nous sommes surpris (agréablement) par la liberté de ton et l'absence de gêne manifestées par l'auteur, occupé à démonter la mécanique médiatique d'un courant intellectuel, celui des Godbout, des Larose, des Ricard, des Bombardier qui paraît s'imposer un peu partout et jusqu'au ministère de l'Éducation. Ainsi nous apprenons — si nous ne le savions déjà — comment une maison d'édition importante arrive à s'assurer une sur-médiatisation et à régler le cours de son image, en posant ses pions... et ses auteurs à des endroits stratégiques dans la presse et à la télévision. Malheureusement, la démonstration de Jacques Pelletier, fort réussie jusque-là, s'enlise quelque peu dans les marais du matérialisme dialectique lorsqu'il s'avise de reprendre le refrain connu sur la droite réactionnaire et de l'appliquer *stricto sensu* à des écrivains qu'on peut certes contester, mais dont on doit à tout le moins admettre l'intégrité. À cet égard, Jacques Pelletier — qui n'a rien à proposer en vue de l'élaboration d'une *culture de gauche* — ne paraît pas disposer d'arguments qui lui eussent permis de situer dans une juste perspective critique la démarche littéraire d'auteurs tous issus de cette fameuse maison d'édition dont nous tairons le nom.

Yvon Laverdière

LA PLÉNITUDE DE L'ÂGE
Florida Scott-Maxwell
Trad. de l'anglais par Solange Chaput-Rolland et Elsa J. Foster
Libre Expression, 1994, 132 p. ; 17,95 $

Florida Scott-Maxwell est décédée en 1979. Elle a 84 ans, en 1968, quand paraît ***The Measure of My Days*** qui vient d'être traduit et édité en français. Née en Floride, cette femme part pour l'Écosse au moment de son mariage. Elle y sera active dans les mouvements féministes, publiera plusieurs livres et des pièces de théâtre, tout en prenant soin de ses enfants et de son jardin. À cinquante ans, après avoir été l'élève de Carl Jung, elle entreprend une carrière en psychologie. Quelque trente ans plus tard, elle se retrouve seule, de nombreuses questions habitant son esprit. Elle met par écrit ses réflexions qui paraissent aujourd'hui en français.

Profondément troublée de se sentir *déphasée*, de ne plus être en concordance avec le monde, Florida Scott-Maxwell est constamment préoccupée par l'avenir de l'humanité. Les adultes sont en panne de certitudes et attendent que les jeunes trouvent par eux-mêmes de nouvelles valeurs pour l'avenir ! Elle pense souvent du mal de la société actuelle et s'oppose aux revendications d'égalité, car « seules les choses identiques sont égales », et « le désir d'égalité pousse les gens à vivre par imitation ». S'achemine-t-on vers une société dépersonnalisée ? « Peut-être que la création de l'identité est la tâche la plus essentielle de l'homme, et si nous demandons à la recevoir comme un droit, nous n'avons pas encore compris que cette création est le travail de toute une vie. »

Consciente des limites que lui impose le vieillissement, Florida Scott-Maxwell tente de garder une vie équilibrée. Après avoir subi une importante intervention chirurgicale, elle se sent chargée d'une énergie nouvelle, mais ne sait trop qu'en faire car ses ressources physiques sont épuisées. La vieillesse est parfois plus redoutée que la mort ! Et quand se pose la question de l'existence de Dieu et de sa relation avec Lui, quand monte en elle cette parole : « Dieu et l'homme commencent à ressembler à des cocréateurs », ses pensées l'effraient. On envie presque cette femme qui déclare que ses quatre-vingts ans sont passionnants, car malgré l'usure du corps son esprit n'a cessé de travailler.

Monique Grégoire

Nouveautés d'hier:

Louise Milot et Fernand Roy : *Les figures de l'écrit*

Louise Milot et Fernand Roy dirigent un groupe de recherche qui travaille depuis un certain temps déjà sur les figures de l'écrit dans les œuvres littéraires. Avec quelques collaborateurs, ils proposent ici huit monographies de romans québécois qui explorent, de façon fort convaincante, ce nouveau champ théorique. Les auteurs se sont attardés aux « écrits seconds » (livres, lettres, coupures de journaux, notes manuscrites, mais aussi légendes et autres discours oraux figés dans leur forme) inscrits dans le récit et jouant un rôle déterminant sur le plan anecdotique. Leur démarche s'inspire de l'étude d'André Belleau, ***Le romancier fictif***, sans toutefois adhérer à la perspective narratologique et socio-historique adoptée par l'essayiste. Louise Milot et Fernand Roy décident plutôt de se concentrer sur le contexte « intratextuel » des romans, le postulat de leur analyse étant que les figures de l'écrit occupent la fonction sémiotique d'interprétant. Car ces figures inscrivent dans le texte une interaction verbale simulée qui fonderait la spécificité des œuvres romanesques et serait constitutive de leur littérarité, concept problématique s'il en fut. Cette hypothèse de travail, audacieuse et d'apparence prometteuse, les auteurs l'avaient déjà esquissée dans un ouvrage antérieur : ***La littérarité***. Mais ils poussent ici plus avant leurs recherches, établissant un parallèle entre le système des figures de l'écrit et le schéma narratif de la sémiotique conçue par A.-J. Greimas. Fort heureusement, ils laissent dans l'ombre les étapes préliminaires de l'analyse et on ne peut que se réjouir de ce parti pris rédactionnel qui allège grandement les démonstrations. Leur introduction s'avère dès lors indispensable pour initier le lecteur aux différents aspects théoriques soulevés par chacun des ouvrages étudiés. Ces œuvres québécoises sont d'ailleurs des plus disparates, allant du roman historique ***Les habits rouges***, de Robert de Roquebrune, jusqu'au *best-seller* ***Les filles de Caleb*** d'Arlette Cousture, en passant par ***Les chroniques du Plateau Mont-Royal*** de Michel Tremblay et les écrits intimistes de Gabrielle Roy. Cet éclectisme ne manque pas de séduire, ajoutant une petite touche de fantaisie à un ouvrage dont la rigueur méthodologique, soyons francs, risque d'en effrayer plus d'un (Nuit blanche éditeur, 1993). ●

Alexandra Jarque

Chantal Lacroix : *Le guide de la future mère*

Lors d'une première grossesse, nombre de questions surgissent qu'alimentent l'inconnu et ses incertitudes. Il faudra choisir un médecin, se soumettre à une batterie d'examens, surveiller son alimentation, être attentive à ses malaises. L'auteure du ***Guide de la future mère*** est obstétricienne ; elle a conçu ce guide comme un instrument de référence actuel tant pour les femmes enceintes que pour les conjoints. Malheureusement, on n'y mentionne pas l'existence des personnes ressource que sont les sages-femmes pour les femmes enceintes (Libre Expression, 1993). ●

Lise Lemieux